UNIVERSITE SAINT-JOSEPH
Journées de la Recherche, 10 mai 2019

Yara El Khoury (USJ – CEMAM)

**L'entretien d'histoire avec les acteurs de la guerre du Liban :
contraintes pratiques et méthodologiques**

Cet exposé aborde une méthodologie bien particulière rattachée à un sujet bien particulier : c'est l'entretien d'Histoire effectué auprès des acteurs de la guerre du Liban. Le propos qui y sera développé est fondé sur mes travaux de recherche entrepris en vue de la rédaction de ma thèse de doctorat en Histoire, soutenue à l'Université Saint-Joseph le 19 octobre 2018, et dans laquelle j'explorais les circonstances de l'avènement du Front libanais, l'un des acteurs majeurs de la guerre du Liban. Pour ce faire, j'ai eu recours à la pratique méthodologique de l'entretien d'Histoire orale que j'ai réalisé auprès d'acteurs et de témoins qui se sont retrouvés aux premières loges de la guerre, à divers postes de commandement militaire ou de décision politique.

Mon exposé va s'articuler autour de trois points. Je commencerai par quelques considérations sur l'Histoire orale, avant d'enchaîner avec ma propre expérience durant mes travaux de recherche, pour finir avec une réflexion en guise de bilan.

Considérations sur l'Histoire orale

L'Histoire orale est une pratique relativement récente de l'historiographie, qui consiste à collecter des récits auprès d'acteurs encore bien vivants, qui ont vécu les événements et acceptent de témoigner de leur expérience. Cette proximité temporelle est une chose extrêmement intéressante. En effet, elle traduit un phénomène inédit, à savoir la contemporanéité de l'historien avec son objet d'étude. Au lieu de se pencher sur un passé bien révolu, le voilà qui aborde le passé tout proche, un passé dont les témoins constituent une mémoire bien vivante. Cette historiographie du temps présent, car c'est bien de cela qu'il s'agit, a pour effet de transformer l'historiographie. La rencontre avec les témoins est une porte ouverte vers une approche transfigurée de l'Histoire, vers une Histoire plus intimiste, qui se conjugue à la première personne du singulier, dans laquelle la mémoire d'un vécu personnel prend le dessus sur l'exposé traditionnel de l'événement avec ses tenants et aboutissants. Cessant pour un temps d'étudier les grandes évolutions et mutations qui façonnent l'Histoire braudélienne, l'historien ose s'aventurer dans les méandres de la

subjectivité de ceux qui ont façonné l'Histoire. Ce faisant, il n'invente rien. Loin d'être le pionnier d'un champ nouveau, ne voilà-t-il pas qu'il renoue avec la grande tradition des Humanistes qui placent l'Homme au centre du savoir ?

La guerre du Liban est un champ particulièrement propice à ce genre d'exercice. Sa proximité temporelle et ses résonances qui continuent de se manifester dans nos vies ont pour effet de nous la rendre toujours bien proche. L'on pourrait même se poser en toute légitimité la question de savoir si la guerre du Liban est bien finie. Signe de sa contemporanéité toujours brûlante, les études qui lui sont consacrées ont été au départ l'apanage des politologues, des sociologues et des journalistes. Ce sont eux les premiers qui ont réussi à mettre des mots sur la guerre du Liban. Les politologues et les sociologues l'ont modélisée en quelque sorte, tout comme ils en font le champ d'application de leur théories et schémas conceptuels. Les journalistes, eux, ont un avantage énorme, c'est d'être mus par une liberté d'investigation totale, qui porte aussi loin que leur curiosité et leur amour du scoop. Fustigés par les universitaires en raison d'une certaine légèreté avec laquelle il peuvent parfois aborder les sujets, le caractère parfois irrévérencieux de leur écriture, et leur peu de scrupule à l'égard des sources, ils sont pourtant lus par ces mêmes universitaires qui leur envient leur liberté et puisent dans leurs ouvrages des trésors d'informations glanées au prix de leur témérité et parfois au risque de leur vie.

Conversations avec les acteurs de la guerre du Liban

Partant du constat de la carence de travaux académiques consacrés au Front libanais, je me suis mise en devoir d'écrire ce que j'aurais voulu trouver dans les livres. La recherche s'est d'abord basée sur des sources disponibles dans les journaux. Acteur public de la guerre, le Front libanais a abondamment communiqué et ses divers textes rendus publics peuvent être aisément retrouvés dans les pages des quotidiens de l'époque. Cette presse fournit également une mine de données sur les circonstances dans lesquelles ces textes ont été produits. Grâce à elle ont pu être rassemblés des éléments factuels déterminants pour la reconstitution de la genèse du Front libanais.

Mais il demeurait une zone inexplorée, les non-dits auxquels la presse n'avait pas accès, le besoin d'explorer certaines intuitions qui faisaient surface lors de la consultation des documents. Les rencontres avec les acteurs de la guerre se sont imposées alors à la manière d'une évidence. La première à avoir lieu m'a mis face à l'abbé Boulos Naaman, ancien supérieur général de l'Ordre maronite libanais (1980-1986) et, à ce titre, membre du Front libanais, personnage central de la guerre du Liban qui a notamment accompagné la montée vers le pouvoir de Béchir Gemayel. Etant moi-même une enfant de la guerre, me retrouver face à un personnage qui a fait partie de la galerie de portraits qui ont fortement marqué mon enfance a été un

moment chargé d'émotion. Les trois longs entretiens qu'il m'a accordés ont déterminé le modus operandi de l'ensemble des entretiens qui ont suivi, forgeant la méthodologie toute particulière que je développe dans ce qui suit.

Préalablement à toute rencontre, l'historien se forge une connaissance solide de son futur interlocuteur. Pour l'abbé Naaman, c'est la lecture de ses Mémoires qui m'a conduit à lui. Heureux et flatté du dépouillement minutieux que j'avais fait de son texte, il m'a ouvert bien volontiers sa porte pour des entretiens dont l'objectif était de répondre à toutes les questions que la lecture avait suscitées. Réalisées dans l'intimité de son bureau, nos conversations se sont tenues sur un mode de confiance et de respect. Sa confiance surtout m'a été accordée du fait que je me suis retrouvée tout à fait décidée à ne pas faire usage d'un enregistreur face à lui. Je sentais que le caractère de notre entretien ne s'y prêtait pas. Dès lors, il s'est livré d'autant plus facilement que je prenais note de tout ce qu'il disait. Les propos échangés étaient en langue arabe, une langue pour laquelle j'ai opté d'instinct afin de donner plus de caractère à nos entretiens. Je procédais à la traduction tout en notant ses mots. Ce faisant, je l'associais au processus d'écriture, ayant fréquemment recours à lui pour avoir son assentiment sur la traduction de certains termes ou expressions clefs.

L'échange ainsi fait a été extrêmement fructueux et les propos récoltés ont été d'une grande valeur sur le plan du témoignage historique. Comme les témoins que j'ai eu l'honneur de rencontrer, l'abbé Naaman est un homme qui a vécu des événements hors du commun au cours d'une période tumultueuse de la guerre du Liban. Il a côtoyé le danger de très près et il a appris à se protéger et à débusquer les pièges qui peuvent lui être tendus par ceux qui l'approchent pour l'interroger sur sa vie. L'absence d'enregistreur et l'objectif scientifique de nos rencontres – en l'occurrence l'étude de ses Mémoires – l'on délivré d'une part de sa réserve car, par ailleurs, j'ai réellement pu constamment sentir la vigilance qui est devenue pour lui une seconde nature. Parmi mes interlocuteurs, certains ont manifesté une vigilance encore plus sévère, allant jusqu'à m'interdire de faire usage de mon ordinateur, me demandant également de confier mon téléphone portable à leur secrétaire. En dépit de ces précautions extrêmes, ils sont demeurés réticents et ne m'ont livré que des propos vides de sens. L'un de mes témoins a exigé l'anonymat et me demandait fréquemment de refermer mon ordinateur, disant me livrer certaines informations à titre amical.

Avant de les interroger, c'était moi qui devais me plier à leurs interrogatoires. Chaque entretien commençait par une inversion des rôles, moi l'interviewer devenant l'interviewé. Leurs questions visaient à me situer dans l'une des catégories dans lesquelles nous Libanais avons coutume de nous emprisonner, nous réduisant les uns les autres à des familles, communautés religieuses et régions. Ce n'est qu'une fois leur interrogatoire terminé que je pouvais entamer le dialogue. Souvent je repartais bredouille à l'issue d'une première séance. Mais le lendemain je pouvais recevoir un coup de fil dans lequel mon interviewé me demandait si je voulais

bien revenir le voir car il avait omis de me révéler certains détails. Là je comprenais que le lien de confiance était établi et que j'allais pouvoir avancer dans mes recherches.

Réflexions pour un bilan

Que valent ces entretiens effectués auprès des témoins d'une guerre fratricide ? Dans quelle mesure pouvais-je faire confiance à mes interlocuteurs, à leur objectivité ? Vont-ils me dire la vérité ? Innombrables sont les fois où j'ai été confrontée à ces questions.

A défaut de la Vérité avec un grand V dont je ne saurais présumer de l'existence, mes témoins m'auront livré une part de « leur » vérité et c'est cela qui compte au niveau de la recherche en Sciences humaines. A partir du moment où le chercheur fait le deuil de l'objectivité, il se libère du poids des chimères et commence enfin à travailler. Pour ma part, j'avais surtout besoin de la subjectivité de mes interlocuteurs, de leur vision du monde et du regard qu'ils jettent sur leur propre passé et qui, au final, n'appartient qu'à eux. Je n'attendais pas d'eux qu'ils deviennent des historiens, je voulais qu'ils me donnent de la matière brute pour la construction d'une historiographie. Leurs propos sont des sources historiques destinées à être entendues pour ce qu'elles sont, des parts de vies humaines impliquées dans le cours de l'Histoire des Hommes. Du coup, je me suis retrouvée dans une posture de dépositaire de leur récit alors qu'eux sont les dépositaires de la mémoire qu'ils ont forgée. Je leur devais donc le respect. Ils n'ont dit que ce qu'ils voulaient bien dire et ils ont tu le reste. A l'autocensure pratiquée parfois inconsciemment par eux a répondu l'autocensure pratiquée volontairement par moi. L'usage que j'ai fait de leurs témoignages a tenu compte d'impératifs éthiques qui visaient à protéger mes témoins. C'était ma manière de les remercier pour leur confiance.

Le travail d'Histoire que j'ai produit à l'issue de cette recherche a été considérablement enrichi par l'apport de mes témoins. Ce que j'ai choisi de taire ou, pour être plus précise, d'atténuer, n'a rien enlevé à l'intérêt de ce que j'ai pu écrire. Il l'a surtout placé sous le signe de la dignité de l'être humain.